



La profondeur des bayous

Claire Sorelle

*“Des personnages de femmes
inoubliables”*

Charlotte Milandri, Les Mots



Claire Sorelle

La Profondeur des bayous

© Claire Sorelle, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8333-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Car ces images ne proviennent pas simplement de sa mémoire. Elles résultent d'une incompréhensible chimie dont ni le cours ni le résultat ne dépendent de son vouloir ni de son expérience, mais plutôt d'une force souterraine semblable aux rivières qui, sous le sol, fédèrent l'eau des sources avoisinantes.

Jean-Marie Laclavetine, *Demain la veille*

Bayou, *n. m.* (du choctaw bàjuk) : *Petite rivière ; étendue d'eau peu profonde constituée par un bras secondaire du Mississippi ou par un lac établi dans un méandre abandonné.*

Partie 1

1.

Joséphine

Mars 1820

Joséphine s'allongea sur le ponton et scruta la surface du bayou. Les eaux vertes chuintaient sous elle, irisées de crêtes qui s'en allaient gicler contre la digue. Les cordages grinçaient, les bateaux s'entrechoquaient, *clap clap* faisait la grosse barque et *floc foc* sa propre pirogue. Le courant déforma son reflet jusqu'à ne laisser qu'une tache blanche coiffée de la masse brune, mouvante, de ses cheveux.

Un pas la tira de sa contemplation. Son père apparut, barbu, efflanqué. Il tendit l'amarre enroulée au pilier et la barque vint se ranger à leur aplomb. C'était l'heure des écrevisses.

— Ton chapeau, Jo, dit-il.

Elle haussa les épaules. La capeline lui pendait dans le dos, faite de feuilles de palmettos tressées par sa sœur Évie. « Ton chapeau, Jo », disait autrefois leur mère ; Père répétait ce refrain, en souvenir d'elle, dès qu'un rayon de soleil effleurait le visage de leurs filles. Elle sauta à bord après lui et s'assit sur la traverse arrière. Le courant les emporta vers l'aval, riche de son souffle de printemps, l'immense inspiration qui venait chaque année soulever les feuilles mortes, arroser les racines, arracher les vieilles souches de ce pays détrempe ; lorsque la pagaie racla le fond, signalant la rive ordinaire du bayou, elle décrocha la perche qui servait à naviguer dans les petites eaux, planta son extrémité et pesa sur le manche.

Père siffla quelques trilles. C'était son langage : ça voulait dire qu'il était content de cette pêche, de cette tiédeur, et Jo partageait ce plaisir. Elle n'aimait jamais tant ces lieux, elle ne se sentait jamais si vivante qu'en ces jours où les eaux neuves de la crue nettoyaient lentement les restes de l'hiver et répondaient, sans qu'elle en eût bien conscience, à toutes les profondeurs, toutes les gravités, tous les flots sourds qu'elle portait en elle.

Ils s'engagèrent dans le sous-bois inondé. Le courant était doux, ici,

l'embarcation glissait sans peine sur les entrelacs d'eau noire peuplés de petits arbres qui reposaient sur leur reflet. Elle s'y orientait à la mémoire et à l'odeur de bois pourri ; plus on progressait entre les saules et les tupélos, plus les parfums pesaient dans la gorge, les relents de vase et d'herbes macérées, de fourrures mouillées et de sueur de fleurs. Elle naviguait lentement, déplaçant son poids de droite à gauche, heureuse de ce balancier qui convenait à son corps dense. Le chapeau lui tomba dans le dos.

Une rangée de cyprès apparut devant eux, les branches ployant sous des grappes de mousse. Avec leurs énormes troncs taillés en cône, sculptés de bosses pareilles à des tendons, les cyprès lui donnaient toujours l'impression de circuler entre les pattes d'animaux gigantesques, de cerfs et de hérons figés il y a longtemps par quelque sortilège des marais. Kisa, la deuxième femme de son père, qui avait des ancêtres Chitimachas, disait que les bayous étaient nés quand de monstrueux serpents s'étaient roulés dans la terre et que les hommes les avaient tués de leurs flèches. Elle parlait de l'Écrevisse qui avait séparé la glèbe de l'eau et du Créateur qui avait façonné les humains dans l'argile. Mais elle n'expliquait rien de la genèse des cyprès, ni de leur destin solennel de dieux trop haut perchés pour songer au sort des vivants, de Joséphine et de sa sœur malade, sa sœur au souffle brisé, et qui se bornaient à attendre que le ciel veuille bien se laisser toucher. La jeune fille tâta, pressa, la barque glissa entre les arbres et pénétra dans un bras strié de soleil et d'ombres.

Ce couloir, en hiver, était un chemin spongieux où grouillaient les couleuvres. Un ruban bleu pendait d'un arbrisseau ; le tronc en était ceint d'une cordelette sur laquelle Père tira jusqu'à ce que la nasse émerge — pleine, les écrevisses visibles entre les planchettes, corps gris et pinces frémissantes. Il les tria nonchalamment, les grosses dans le seau et les petites à l'eau.

— C'est un bon coin ici, dit-il. Y a pas trop d'oiseaux.

Ils avaient placé la veille douze pièges dans ce passage dont chacun était signalé par la même faveur bleue. Le dernier était brisé, des fragments de lattes ruisselaient au bout du filin. Un alligator les avait précédés. Père le jeta au fond du bateau et Joséphine dénoua le ruban.

Le corridor déboucha sur un étang bordé de saules. Une ombre attira son attention. Quelque chose se nichait au creux du taillis, une sorte d'empreinte ponctuée de cercles curieusement réguliers, comme de petits monticules de vase autour desquels bourdonnaient des essaims de mouches. Elle éprouva cette

présence de la perche. Une matière molle lui répondit. Elle tâtonna encore. Les cercles se rejoignirent en une forme brune : un genou, une jambe, un pied flottaient là. La peau était striée de plaies et le pied, pointé vers le ciel, portait un seul orteil.

— Merde, dit Père.

Joséphine tira sur la perche : le corps noir d'un homme apparut. Il était vêtu d'une ceinture dont pendait un bout d'étoffe. Les cuisses étaient marbrées de vert, le nez rongé, les lèvres dévorées, les orbites vides. Il clapotait là, doucement, comme abandonné dans un profond sommeil.

Père saisit le manche et l'enfonça à son tour. Un deuxième corps surgit, plus petit et tout aussi abîmé, qui vint reposer contre l'autre. C'était une femme très maigre enveloppée d'un lambeau de jupe. Son ventre luisait des mares qui se formaient entre ses côtes et sous le renflement décharné de ses seins.

Joséphine poussa un sifflement. Son père se gratta la barbe.

— Hé bé.

Il trouva un bout de corde qu'il noua autour de la cuisse de l'homme. Joséphine en ceignit la jambe de la femme, raide et froide sous sa main. Ce contact la fit frissonner. Elle manœuvra la perche. La barque, quittant le couvert des saules, glissa dans le bayou : un instant, tout fut blanc et sans forme, sauf les deux taches brunes derrière qui, ballottées par le courant, opposaient au bateau leurs propres oscillations. Il fallut plusieurs fois s'arrêter pour les libérer des branchages qui jonchaient les eaux et s'accrochaient à leurs membres. Elle souhaita les voir disparaître dans les profondeurs.

Ils parvinrent au ponton du village. Le grand cercle d'herbe qu'on appelait « la place » bruissait de monde sous l'énorme chêne. C'était l'heure où les pêcheurs proposaient leur collecte aux fermiers, des femmes en robes à fleurs et des hommes aux manches roulées, en échange de farine, de beurre ou de piécettes. Père siffla. L'un des hommes, large et haut, lui répondit d'un signe. Joséphine noua l'amarre au pilier.

— Regarde ça, lança Père à l'autre.

— Dedjeu.

L'individu se nommait Préjean et servait d'affable doyen à leur hameau baptisé Cyprière. Il appela quelques camarades qui jurèrent à leur tour ; les morts furent tirés sur la berge et couchés au pied du chêne. Un fluide opaque leur

coulait de la bouche. La femme manquait d'un bras et ça se voyait, à la déchirure des chairs, que c'était le travail d'un alligator. Ils dégageaient un parfum d'œuf pourri. Ceux qui s'approchaient portèrent le mouchoir à leur nez et les matrones se signèrent.

— Ça fait longtemps qu'ils traînent dans l'eau, ceux-là, dit Préjean.

— Ils sont noirs, lança quelqu'un. C'est peut-être des esclaves.

— Pas sûr, dit un autre. Y a des coins du bayou où tout devient noir. C'est la sève des tupélos qui fait ça.

— Ah ouais. T'es pas con, toi.

Les mouches voletaient autour des orbites creuses. Le bayou apportait souvent des objets venus d'on ne savait où : au fil des ans, on avait pêché des bottes pleines d'aloses, deux fusils rouillés, une pipe indienne et des cordes à nœud de pendu. Chaque découverte était posée dans un coin du magasin sur une pile malodorante au sommet de laquelle trônait une poupée de coton souillé qu'aucune mère n'avait voulu donner à son enfant. Les gamins en avaient fait une terrible déesse dont ils achetaient les faveurs au moyen de fleurs et de prières abjectes. C'était la première fois, à la connaissance de Joséphine, qu'on pêchait des cadavres.

— Si c'est des esclaves, ils doivent être recherchés, observa Préjean.

— On va quand même bien les enterrer ? demanda une femme.

— J'aime mieux pas. C'est pas nos affaires. On les remet à l'eau et ils descendent où ils veulent.

Joséphine approuva silencieusement. Ces cadavres, avec leurs plaies béantes et leurs faces rongées, lui inspiraient un déplaisir grandissant.

— Ils sont peut-être chrétiens, répliqua la femme. On peut pas les laisser pourrir comme ça.

— Ouais, mais s'il y a des patrouilles après eux, ça peut nous faire des histoires.

— Faudrait encore qu'elles trouvent le village, tes patrouilles.

— On est jamais à l'abri, tu sais bien. Qu'en dit le curé ?

On se tourna vers l'homme en soutane. Celui-ci expliqua que la chose était claire : d'après la doctrine, les Noirs avaient une âme et devaient être inhumés avec tous les rites. Préjean réfléchit, puis trancha.

— On les enterre demain.

Quelques anciens murmurèrent leur approbation. Sans doute ignoraient-ils que cette décision condamnait le village pour une décennie et plus.

Les pêcheurs portèrent les corps jusqu'au porche de l'église, un bâtiment de